

Leur rencontre n'aurait jamais dû se produire, et pourtant elle avait eu lieu.

Certains soirs, les souvenirs forçaient le barrage et envahissaient le cerveau de Madeleine, se déversant en un tohu-bohu curieusement empreint de douceur, de tendresse, de parfums sylvestres et de pastel. Alors elle se laissait aller ; comme ce soir, après la lecture de la lettre qu'elle venait de recevoir d'Amérique du Sud. Hugues était si loin à présent...

Madeleine fermait les yeux, pelotonnée sur son coin de canapé, télévision éteinte, lumière tamisée, une tisane à portée de la main, et la chambre prenait l'allure d'un vaisseau de pierre en croisière au milieu de la nuit, sous un ciel où les nuages voilaient par instants les étoiles.

Plus tard, beaucoup plus tard, elle s'étonnait d'avoir une fois de plus revécu l'aventure de la ressouvenance. Rien de plus banal – rien de plus extraordinaire. Les souvenirs étaient bien réels, quoique immatériels. On ne pouvait pas les étaler sur la paume, les palper comme des perles, ni les remodeler au gré de l'humeur. Ils étaient hors d'atteinte dans la boîte crânienne. Ils y dormaient d'un sommeil qui s'apparentait à celui des princesses dans les contes. Un baiser de prince, – un geste, un mot, une odeur, une saveur, une association d'idées, une broutille, en somme, – les revitalisait : ils surgissaient alors de leur caverne, s'imposaient, flamboyaient, accaparaient tout l'être ; puis, pareils au jour qui s'estompe au crépuscule, ils retournaient en brume qui s'évapore dans les tréfonds des cellules neuronales.

Madeleine porta sur les meubles de la chambre un regard qui, à force de voir au très-loin se perdait en route, et murmura :

– Hugues... mon cher ami... mon pauvre ami... Mon vieil ours solitaire...

Elle sourit dans la pénombre.

Leur rencontre n'aurait jamais dû se produire ; et pourtant, il y a deux ans...